

et de grande élaboration culinaire. Aux laitues, calebasses, carottes, fèves, oignons, navets s'ajoutent les légumineuses populaires comme les lentilles et pois chiches.

Les chapitres VII, « Couscous, riz et pâtes alimentaires ou les progrès conjugués des trois continents » (p. 155-170) et VIII, « Aux origines de la cuisine populaire espagnole, les produits du terroir » (p. 173-188), célèbrent l'huile et l'irrationnel résidant dans les recherches du goût que l'on connaît et que l'on aime, comme intermédiaire entre le feu et l'aliment. Au chapitre IX (p. 189-200), « Le garum andalou du XIII^e siècle et ses aspects multiples », l'auteur expose une page essentielle de l'histoire de l'alimentation : la conservation et la fermentation accompagnées des épices et aromates (chapitre X, p. 201-217), avant de nous plonger dans l'empire du doux : chapitre XI (p. 217-239), « Nougats et villes en sucre, symboles de la convivialité ». Hydromel, sorbets et myrobolans (chapitre XII, p. 239-265) précèdent la cohorte des sirops et des raisinés, submergeant la discrète présence du café sous un faux nom : le boun (chapitre XIII, p. 265-268).

C'est, en conclusion, une civilisation des mœurs en société antique que célèbre cette cuisine andalouse. Cette continuité rapproche Apicius de Razīn et des autres maîtres de cuisine andalous. Tout ce que l'on croyait disparu dans l'antiquité romaine a seulement changé de nom.

Vincent LAGARDÈRE
(Université de Bordeaux III)

Abū Muhammād Ṣāliḥ, al-manāqib wal-ta’rīḥ. Al-Našr al-’arabī al-ifrīqī, Rabat, 1990.
103 p.

Cet ouvrage collectif regroupe huit études présentées lors d'un colloque organisé par la faculté des lettres et sciences humaines de Rabat et la municipalité de Safi, autour d'Abū Muhammād Ṣāliḥ al-Māġīrī, ce soufi du VII^e siècle de l'hégire dont la vie est relatée dans le *Kitāb al-Minhāq al-wāqī* de son arrière-petit-fils Ahmād b. Ibrāhīm.

La première contribution, de Ḥalīma Farḥāt et Ḥāmid al-Trīkī, porte sur l'histoire d'Asafī, la ville et le *ribāṭ* au Moyen Âge (p. 5-14), ses fonctions commerciales au cours des XI^e et XII^e siècles, ses relations avec les autres ports marocains du nord et les villes d'al-Andalus, à l'époque almohade. Après la reconquête de Cadix, en 631 H/1233-1234, un groupe de ses habitants se réfugia dans le *ribāṭ* d'Asafī. Les auteurs s'interrogent sur les liens existant entre les habitants du *ribāṭ*, disciples de Ṣāliḥ et le reste de la ville; l'enseignement de Ṣāliḥ était fondé sur l'abandon à Dieu, et ses disciples dépendaient de la générosité des habitants de la ville, situation génératrice de tension entre l'administration almohade et la descendance du *šayh*.

La deuxième étude (p. 15-30), de 'Abd al-Maġīd al-Šgāyyar, analyse les points de convergence et de divergence ou les particularismes du *taṣawwuf* maghrébin et andalou au cours de la période almohade où s'épanouit l'école soufie d'Almérie, marquée par le néoplatonisme.

Muhammād Benšārīfa consacre le troisième exposé aux Māġīriyyūn, de la tribu des Dukkāla. Ces personnalités originaires du *waṭan Bani Māġīr* ou du *ḡabal Bani Māġīr* furent mises en évidence

par Ibn 'Abd al-Malik al-Marrakušī (634 H/ 703 H). C'est d'elles que procède Abū Muḥammad Ṣāliḥ, et les chroniqueurs Ibn al-Ḥaṭīb, Ibn Ḥaldūn, Ibn Qunfuḍ, les présenteront comme le clan du *šayh* Abū Muḥammad, parmi les divers courants soufis existant à cette époque au Mağrib. Par la suite, les Banū Māġīr eurent beaucoup à souffrir de l'expansionnisme portugais (910 H/ 948 H). Certains de ces Māġiriyyūn participèrent au *gīhād* en Andalus à l'époque naṣīrīde et s'installèrent à Grenade où ils posséderent des exploitations agraires, si l'on en croit le *Minhāġ* qui rapporte un acte d'achat de jardins dans les environs de la ville, daté de *raġab* 897 H. Suit une présentation biographique de 26 Māġiriyyūn, descendants du *šayh*.

Intitulée « *Du ribāṭ Šākir au ribāṭ Asafī* », la quatrième étude (p. 47-53), signée Aḥmad al-Tawfiq, est une analyse comparative des rôles politiques et des influences religieuses de ces deux institutions, basée sur le *Kitāb al-Tašawwuf* d'Ibn al-Zayyāt, le *Kitāb al-Ansāb* d'Ibn 'Abd al-Ḥalīm et sa *Risāla fi-l-qibla*, le *Kitāb Iṭmid al-‘Aynayn* d'Ibn Tiğlāt, le *Kitāb Uns al-faqīr* d'Ibn Qunfuḍ et le *Kitāb al-Minhāġ al-wāḍīh fi karāmāt Abī Muḥammad Ṣāliḥ* d'Aḥmad Ibrāhīm al-Māġīrī, auxquels l'auteur adjoint d'autres sources inédites.

Après une étude étymologique du terme *ribāṭ* et de ses divers sens au Mağrib, l'auteur présente la position géographique du *ribāṭ Šākir*, le long de l'oued Tānsīfat à l'ouest d'Asafī, centre de *gīhād* et de formation à la doctrine de l'Islam. Les causes de la fondation de ce *ribāṭ* sont exposées par Ibn 'Abd al-Ḥalīm dans sa *Risāla fi-l-qibla*. Quant au *ribāṭ Asafī* fondé par Abū Muḥammad Ṣāliḥ, il commandait les relations commerciales et les échanges entre les régions du Sāhil occidental et la montagne des Haskūra.

Le cinquième article (p. 55-67) de 'Abd al-Laṭīf al-Šādīlī, intitulé : « *Abū Muḥammad Ṣāliḥ b. Yansāran al-Māġīrī* », est la biographie de ce *šayh* soufi, né vers 550 H/1155 et mort en 631 H/1234, et la présentation de ses œuvres.

Dans l'étude suivante (p. 69-80), Muḥammad al-Ζarīf présente « Les prodiges (*karāmāt*) du *Šayh Abū Muḥammad Ṣāliḥ* » à travers le *Kitāb al-minhāġ al-wāḍīh*. Des deux dernières contributions, celle de Muḥammad al-Manūnī (p. 81-86) s'attache à mettre en valeur l'importance accordée dans la doctrine d'Abū Muḥammad Ṣāliḥ au pèlerinage et à la visite de la tombe du Prophète. Toute une littérature développant ces thèmes sera diffusée par ses disciples d'Occident musulman au cours du VIIème / XIIIème siècle : *al-Risālat al-nabawīyya* du cadi 'Iyād, la *Risāla* d'Ibn Abī l-Ḥiṣāl, la *Risāla* d'Abū Zakariyyā al-Ḥafṣī, la *Risāla* d'Abū l-Qāsim al-‘Azafī. Cette littérature liée au Pèlerinage trouvera son public auprès des caravanes de pèlerins partant de Ceuta, du Rif, de Fès et d'al-Andalus pour le Ḥiğāz.

L'ultime article de Muḥammad al-Qablī (p. 87-102) est une lecture du temps d'Abū Muḥammad Ṣāliḥ tel qu'il est transmis par les sept sources historiques et hagiographiques relatant la vie, la formation intellectuelle et l'œuvre de ce *šayh*.

Vincent LAGARDÈRE
(Université de Bordeaux III)

Ramon LOURIDO DIAZ, *Marruecos y el mundo exterior en la segunda mitad del siglo XVIII*. M.A.E., Agencia española de cooperación internacional, Instituto de Cooperación con el Mundo Árabe, Madrid, 1989. 17,5 × 24,5 cm, 743 p.

Le premier volume qu'a consacré le R.P. Lourido Diaz au sultan marocain Sidi Muḥammad b. 'Abd Allāh ne concernait que la politique intérieure du Maroc dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. L'ouvrage qui nous est présenté maintenant traite de la politique extérieure de l'empire chérifien, principalement de ses relations avec l'Europe, mais aussi de ses rapports avec l'empire ottoman et les régences d'Afrique du Nord.

Les sources consultées sont importantes : ouvrages contemporains, du XIX^e, du XX^e siècle, tant espagnols que français, portugais, italiens et marocains. Le P. Lourido insiste sur l'intérêt que présente la correspondance du consul français Louis Chénier (publiée par Pierre Gillion, Paris, 1970) et la *Ta'riq al-Du'ayyif* (rééditée, Rabat, 1986). Sans oublier les sources archivistiques, surtout européennes, espagnoles principalement, mais aussi françaises, portugaises et anglaises.

Sidi Muḥammad régna de 1757 à 1790 : trente-trois années consécutives qui permirent au pays de retrouver le calme et une prospérité relative après trente années d'anarchie : le P. Lourido partage ce long règne en trois parties : 1757-1767, l'ouverture sur l'Europe; 1767-1775, relations et commerce avec l'Europe; 1775-1790 : importance de la politique européenne et perspectives générales du commerce extérieur.

La politique extérieure de ce sultan dépendait de ses relations maritimes avec les autres nations : sur l'Océan et en Méditerranée la piraterie avait libre cours, et l'un des premiers buts que se proposa Sidi Muḥammad fut de remplacer la course par un commerce officiel avec les pays voisins, et de signer des accords commerciaux avec ceux-ci; ce qui l'entraîna à la constitution d'une nouvelle marine à la façon européenne; tout d'abord une marine de guerre qui lui aurait permis, espérait-il, de reconquérir les enclaves chrétiennes dans le territoire marocain : il ne put reprendre que Mazagan en 1769; puis une marine marchande : mais à sa mort on pouvait seulement compter dix frégates et quatorze galiotes.

Un des principaux objectifs, tant des nations chrétiennes que du sultan chérifien, était le rachat ou l'échange de leurs captifs respectifs. À partir de 1765, Sidi Muḥammad déploya une grande activité diplomatique dans ce domaine; les ambassades marocaines dans les pays européens sont nombreuses qui aboutirent souvent à la ratification de traités de paix.

Déjà du temps où Sidi Muḥammad n'était que calife de Marrakech, ce prince désirait connaître la civilisation européenne, et son séjour forcé à Safi lui avait permis d'être en relation avec divers commerçants chrétiens.

Un des premiers traités que conclut le Maroc « fut celui passé avec la Grande-Bretagne le 28 juillet 1760 : l'approvisionnement de Gibraltar rendait nécessaire une entente anglo-marocaine. Suivirent des traités de commerce avec le Danemark, la Suède, l'Espagne, Venise, Gênes, la France, le Portugal, les Pays-Bas, Hambourg et même la Prusse. Les relations avec la France se détériorèrent à la fin du règne, et le consul général Louis Chénier dut quitter le Maroc en 1781. Avec l'Espagne fut signé, le 3 janvier 1780, le *convenio* d'Aranjuez, traité qui devait permettre aux marchands marocains et espagnols de commerçer dans leurs ports réciproques.